

CARNET MONDAIN

- 12 Janvier—Bal des Mittens.
17 Janvier—Bal des Olympiens.
21 Janvier—Bal des Falstaffiens.
24 Janvier—Bal des Mythras.
26 Janvier—Bal des Mystic Maids.
27 Janvier—Bal d'Obéron.
28 Janvier—Bal des Promothées.
1 Février—Bal des Atlantéens.
3 Février—Bal de Momo.
4 Février—The Carnival German.
7 Février—Arrivée de Rex.
7 Février—Procession et Bal de Prothée.
8 Février—Procession de Rex et Bal le Soir.
8 Février—Procession et Bal de Comus.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7h, Midi, 3P, 5P) and Temperature (44, 54, 56, 63). Includes text: Du 11 janvier 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien en Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.O., Lne. Fahrenheit Centgrade

DECLARATIONS

M. PICHON. Le "Neues Wiener Tagblatt" a demandé à M. Pichon son sentiment sur la situation de la France en Europe. Le ministre lui a fait la réponse suivante:

Un Criant Abus.

Un criant abus se commet dans le moment, et à moins qu'il n'y soit porté remède, le peuple se verra forcé de se soulever et de se faire justice. Quand, il y a dix ou douze ans, le peuple, après une campagne active au cours de laquelle ses apôtres lui promettaient monts et merveilles, consentait à se taxer pour permettre à une entreprise d'un caractère public de s'accomplir, il le faisait avec l'assurance qui lui était donnée que c'était dans son intérêt; qu'il y gagnerait de toutes façons; la ville se moderniserait et l'eau, cet article de première nécessité dans les maisons, dans les ménages, lui serait fournie pour une compensation en argent bien inférieure à celle qu'il lui fallait donner à l'ancienne compagnie dite "des Waterworks".

Je crois ne rien exagérer en disant que notre pays a lieu d'être satisfait de la place qu'il tient, du rôle qu'il joue, des sentiments qu'il inspire. On reconnaît généralement que la politique extérieure de la troisième République donne tort à ceux qui prétendent que les démocraties sont incapables d'une action continue. Voilà quarante ans bientôt que nous sommes en République et jamais la ligne directrice, que nous dictaient notre dignité et notre intérêt, n'a été brisée. Les ministres ont passé, la politique a survécu. Tous ceux qui m'ont précédé à la place que j'occupe ont été ce que je suis moi-même: les ouvriers de bonne volonté d'une œuvre dont le plan est tracé par la géographie et par l'histoire.

la nature des choses. Elle résulte aussi des volontés constantes des Français et des Russes. Elle est pour les uns et les autres une étroite nécessité, une gêne jamais. En ce qui nous concerne, elle n'a empêché ni nos accords avec l'Italie, ni nos accords avec l'Espagne, ni notre étroite entente avec la Grande Bretagne. Elle a même ouvert la voie à la réconciliation anglo russe, si précieuse au calme de l'Asie et à la sécurité du monde.

La maison européenne n'est pas une maison moderne. Elle a été faite de pièces et de morceaux. Elle n'offre un confort absolu à aucun de ses habitants. Du moins, possédée-t-elle aujour d'hui, grâce à l'armature qui l'épave, — je veux parler des alliances — une stabilité qui lui a manqué à d'autres époques. Les habitants, groupés par des contrats, sont sur un pied d'égalité qui les apaise. Quand ils se rencontrent, ils se saluent courtoisement. Quand quelque litige les divise, ils ont pris l'habitude de le régler à l'amiable. Pour tout dire d'un mot, leur moralité générale est en progrès. La mise en pratique progressive et continue des principes de droit international que nous avons préconisés à la conférence de la Haye, et auxquels notre représentant M. Léon Bourgeois a pour ainsi dire attaché son nom en est la preuve.

L'année qui s'achève a commencé dans le trouble. A tous les étages de l'immeuble, il y a douze mois, retentissaient des rumeurs. Aujourd'hui, le calme est général. Cette année a été marquée en effet par une adaptation progressive des alliances unes aux autres. Reportez-vous par la pensée au mois de novembre 1908. La discorde était menaçante en Occident et en Orient. Elle a cessé, sans atteinte à l'honneur d'aucune des parties en présence, et les deux groupes d'alliances ont appris à se tolérer, voire même à se rendre justice.

Puisque j'ai parlé de cette détente, laissez-moi dire combien, à mon sens, elle a répondu à ce qui était désirable et possible. Pourquoi? Parce qu'on a procédé modestement, sans viser trop haut ni trop loin. L'accord franco-allemand de 1909 n'a pas embrassé un champ illimité. Il a dissipé une équivoque, éclairé des réalités, réservé pour toutes les questions à l'ordre du jour la liberté des signataires. Certains ont jugé que c'était peu. C'était assez en tout cas pour éliminer de l'horizon européen un nuage qui l'assombrissait depuis quatre ans. Nous ne voulions pas plus, et nous sommes satisfaits — autant que l'Allemagne — d'avoir réalisé ce dessein limité.

En Orient, bien des problèmes subsistent. Mais l'occasion des rivalités anciennes s'épuise peu à peu. Au lieu de "l'homme malade", dont tant de convoitises gagnaient l'héritage, nous voyons s'éveiller une Turquie nouvelle, qui a encore beaucoup à faire pour remplir ses destinées, mais qui a déjà fait assez pour qu'on ne lui refuse pas un large crédit d'espoir et de confiance. Quand l'intégrité de l'empire ottoman n'était garantie que par des traités, on se dissimulait mal sous les engagements négatifs les ambitions positives, la lutte était à craindre entre les héritiers possibles. La Turquie régénérée peut, sans avoir besoin de telles garanties, sauvegarder en même temps que son indépendance la paix de l'Europe, en supprimant l'occasion qui, dit-on, fait le larron. La France se réjouit de cet apaisement. Car n'ayant jamais ni rompu ni compromis la paix et c'est toujours vrai — résulte de

te que cette paix soit tolérable à tous. L'œuvre que nous poursuivons au Maroc est aujourd'hui jugée avec équité, et j'ai plaisir à me rappeler ici que le gouvernement austro-hongrois fut des premiers à nous rendre justice. Nos négociations avec le sultan, où nous avons fait preuve, suivant les heures, d'une grande patience et d'une fermeté nécessaires, vont heureusement aboutir. C'était le premier résultat à obtenir. Ce n'est pas le seul. Nous voulons avoir à nos portes un Maroc tranquille et bien ordonné. C'est notre devoir et c'est notre droit. Nous avons demandé à toutes les puissances, qui toutes l'ont finalement reconnu, de convenir de l'intérêt spécial qui s'attache pour nous au rétablissement de l'ordre dans l'empire chérifien. Cela fait, nous entendons ne fermer à personne le champ ouvert à la civilisation et au commerce. Nos notes établies d'ailleurs la loyauté de nos intentions.

En Europe, nous trouvons dans l'équilibre des forces un gage de paix que nous estimons durable. Cet équilibre rétabli et aujourd'hui accepté unanimement des principes de droit international que nous avons préconisés à la conférence de la Haye, et auxquels notre représentant M. Léon Bourgeois a pour ainsi dire attaché son nom en est la preuve.

Entre nos alliés et nos amis, bien avec tous, mieux avec quel ques-uns, nous sommes prêts à participer à toute œuvre de conciliation qui ne lèsera ni nos intérêts essentiels, ni nos traditions nationales. Nous ne renonçons rien de notre passé et nous n'abandonnerons pas les principes d'action que nous tenons de lui. Entre la France d'aujourd'hui, nous n'entendons pas qu'on fasse se creuser. Nous sommes des continuistes, et, comme dans la fabule antique, nous espérons transmettre intact et lumineux à ceux qui nous suivront, le flambeau que nous avons reçu des mains de nos devanciers.

Holidays Association.

En 1887, M. Arthur Leonard, pasteur à Colne, créa dans cette petite ville industrielle du Lancashire une "Men's Guild", ayant pour but de convier les jeunes gens à des parties en plein air pour les soustraire à l'ennui pernicieux du dimanche. Pendant neuf ans, la Société demeura locale et se contenta de courses à pied, du samedi au lundi, dans les montagnes voisines, d'ailleurs fort jolies. En 1897, le docteur Patton, de Nottingham, fondateur de l'Union nationale pour la lecture à la maison, comprit l'intérêt de cette entreprise, et en fit une Association nationale ouverte aux personnes des deux sexes. Les adhésions et les fonds arrivèrent si nombreux qu'on put acheter en Angleterre, et à l'étranger plusieurs immeubles, tous situés dans des contrées pittoresques, pour en faire des centres d'excursions, et pour y loger à bon marché pendant les périodes de vacances les sociétés et leurs familles. On lit dans la "Musée social" que la "Holidays Association" qui, en 1897, ne comptait qu'une centaine de membres, tous habitants de Colne, en comptera cette année plus de 20,000. Son siège est maintenant à Manchester. Elle possède 13 stations, dont 10 en Grande-Bretagne et l'Irlande, 1 en France à Rocof, 1 en Suisse à Finhaut, la dernière en Allemagne, dans le Taunus. Tous ces "guest houses" sont des "homes" délicieux, où les sociétaires trou-

vent, pour 10 shillings par semaine, jeux, "camping", excursions, bibliothèques, conférences, concerts, sans compter la chambre, la salle de bain et les repas. La Société est si prospère que tous ses immeubles anglais sont de magnifiques châteaux, comme celui d'Ardenconnel ou des constructions-modèles, comme la maison neuve de N. wland. A la fin de chaque vacances, on fait une collecte en faveur de ceux qui sont trop pauvres pour être sociétaires. Ces collectes ont réuni, au dernier, plus de 20,000 fr. dont la moitié a servi à hospitaliser 368 malheureux; le reste a été réparti entre plusieurs Sociétés de bienfaisance.

LES CONFERENCES EN FRANÇAIS DU COLLEGE NEWCOMB.

Les conférences en français qui, avant les fêtes de Noël et du Nouvel An avaient lieu tous les mercredis dans une des salles du Collège Newcomb, et qu'il avait été jugé convenable d'interrompre pendant la dernière quinzaine à cause des fêtes en question, seront reprises dès aujourd'hui; et c'est M. le Professeur Alice Fortier qui en ouvrira la seconde série.

M. Fortier, dont on connaît la parole autorisée en matière d'histoire, parlant de "l'Histoire poétique du Sud en Espagne et en France." Le sujet est intéressant et de haut intérêt, et sera traité avec la précision et la clarté de M. Fortier.

La conférence, rappelons-le, commencera à quatre heures de l'après-midi. Félicitons le Prof. Bézat de Bordeaux du zèle dont il fait preuve pour continuer ces conférences qui sont très suivies par un nombreux public, et qu'il a organisé pour vulgariser cette langue qu'il enseigne, et faire mieux connaître et par conséquent aimer la France, ce pays qui à tous les rayonnements, tous les flamboyements.

THEATRES.

ORPHEUM.

Comme diversité, intérêt, goût, le programme de vaudeville qu'offre cette semaine l'Orpheum à ses habitués est un des meilleurs de la saison, aussi y a-t-il foule à chaque représentation. Marsh et Montgomery, un ventriloque remarquable et Roaria Guerrero, la célèbre danseuse espagnole sont tout particulièrement applaudis.

TULANE.

La troupe de grand opéra Lambardi qui a débuté dimanche soir au Tulane marche de succès en succès. Dans les dix dernières œuvres qu'ils ont interprétées les artistes ont montré de talent et de science artistique que de talent et de science pour la plupart ils sont très bien doués, les habitués du Tulane ont passé de bonnes soirées.

CRESCENT.

Le Crescent donne cette semaine une des plus amusantes comédies musicales qui aient jamais été jouées à la Nouvelle-Orléans et dès la première représentation le public l'a accueillie avec enthousiasme. "The Red Mill" abonde en jolies chansons qui deviennent très rapidement populaires. Il y a tout foule aux deux représentations d'hier et le public a manifesté sa satisfaction par de longs applaudissements. En matinée demain.

THEATRE DE L'OPERA.

Roméo et Juliette. — Le Prophète.

Une des œuvres les plus appréciées de Gounod, Roméo et Juliette, a été reprise hier soir à l'Opéra et a reçu l'accueil le plus flatteur. Il est vraiment étrange que la partition du maître qui fait si grand honneur à l'Ecole française, soit restée si longtemps dans les cartons de l'Opéra, une partition qui, pour une bonne partie de notre public, avait hier la réputation d'une nouveauté.

De plus, dans Roméo et Juliette il ne manque pas de souffler; il y trouve des pages de l'ordre le plus élevé; et l'ouvrage cette année est monté avec un soin qui s'affirme dans les moindres détails. On conçoit que le drame de Shakespeare ait tenté les librettistes; aussi, un artiste du tempérament de Gounod, surtout, devait irrésistiblement céder à la tentation.

Le poète lyrique a ses exigences, et c'est précisément pour cela que les auteurs du livret, Jules Barbier et Michel Carré, n'ont pu suivre pas à pas le grand dramaturge anglais. Certaines coupures qui s'imposaient ont amené Gounod à écrire un duo qui chante Roméo et Juliette dans leurs dernières étreintes dans la sépulture même où ils meurent de leur amour, alors que dans leurs familles, Capulet et Montégu, on mourait de haine.

Si les librettistes ont remanié l'œuvre de Shakespeare, ils en ont conservé les traits dominants, les situations tendres, pathétiques et tragiques. En somme, le pastiche qu'ils ont produit est habilement charpenté. Plus on écoute Roméo et Juliette, plus il semble que le compositeur, inquiet d'abord des obligations que lui imposait sa noblesse de talent, se soit trop attaché à la recherche du nouveau, comme s'il avait peur des réminiscences que son immense succès, que sa gloire chantaient en lui.

Mlle Rolland dans le rôle de Juliette s'est encore affirmée comme artiste d'un talent sérieux, distingué. Il faut à de qualités diverses, et on les trouve en elle. Du brio, de la finesse au premier acte; de la chaleur, de la tendresse au second; de la grâce, de la passion au quatrième; enfin, au cinquième, du drame très réel. La scène du balcon est remarquablement détaillée, comme chant, comme jeu; l'artiste en fait ressortir tout à ses nuances; elle les rend avec un rare bonheur d'expression.

Le duo du quatrième acte est formé par elle en chanteuse, en femme. Tout cela est phrasé, dans le style le meilleur, tout cela est ému, émouvant. Beaucoup de détails, beaucoup d'âme dans les retours de l'exquise pensée: Non, ce n'est pas le jour.

M. Zocchi était chargé du rôle de Roméo et y a été bien applaudi. Il a parfaitement rendu les passages qui doivent être chantés en demi-teinte; la dernière phrase du second acte, par exemple: Que la brise de la nuit lui porte ce baiser! Il y a dans cette phrase quelque chose d'aérien, comme un soupir, comme la dernière ombre d'un rêve qui s'efface. M. Zocchi, avec sa parfaite connaissance du chant, ne permet pas à sa voix de diminuer la sensation. Son dernier acte est assurément le meilleur; là il trouve de fort chaleureux élan. Ainsi qu'à la scène finale de Carmen, mais dans une donnée toute différente, souvent il s'y montre dramatique;

ses accents sont empoignants, vont au cœur. Des éloges mérités à faire à M. Huber pour sa façon de composer et de chanter le rôle de Frère Laurent. Il n'est guère possible de dire avec plus d'ampleur, avec plus de sentiment, et l'ample bénédiction nuptiale et l'ample adieu du quatrième acte. Mlle Jenny Allard a chanté avec finesse la sérénade. Tant et si bien qu'elle s'est fait vivement applaudir; elle y met tout l'allure, toute la craie érie voulue. La guitare du jeune homme est une dague, et il en joue vaillamment. M. Cargue était en voix et s'est très heureusement acquitté du rôle de Capulet. Les autres rôles ont été très convenablement tenus par MM. Chadal, Delax, Driemann, Lievens et Mme Mea. D'un excellent effet, le ballet du premier acte; et l'orchestre une correction dont il faut le louer.

La représentation a été du goût de tout le monde; et il serait injuste de ne pas féliciter tous ceux qui ont ajouté à son éclat, surtout le régisseur, M. Batin, un artiste aussi celui-ci qui ne connaît pas la gêne de l'applaudissement, des ovations, mais qui, pour n'être pas au premier plan du champ de bataille, y apporte son puissant effort et contribue à remporter les victoires. Demain soir Le Prophète; dimanche soir, Le Pays de l'Or, première représentation en Amérique.

L'ABELLE

— DE LA — NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: 12.00 par an; 6 mois; 6.00; 3 mois; 3.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: 15.00 par an; 8.00; 6 mois; 4.50; 3 mois; 3.00.

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands. Nos agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITEMENTS SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O. DEUX PASSIONS GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL TROISIEME PARTIE Un drame de mariage (Suite.) IV. UNE CIRQUE PARISIENNE A midi sonnant, un voyageur pressé qui venait de descendre du train de Rouen sortit de la

gare Saint Lazare et, s'adressant à un gardien de la paix qui se promenait mélancoliquement sur le trottoir avec l'indifférence des gens blasés par le spectacle de la cohue incessante qui s'agite autour d'eux, il demanda: — Le télégraphe, s'il vous plaît? — L'agent étendit le bras vers la rue d'Amsterdam, en disant: — A gauche. Le voyageur remonta rapidement une centaine de mètres et se trouva devant un bureau de poste. Il entra, prit une de ces feuilles de dix sous qu'on appelle des petites lettres et griffonna d'une main frémissante ces quelques lignes: "Ma chérie, "Tes deux mots m'ont comblé d'une joie que rien ne saurait rendre. "Tu m'as dit: Venez! "J'arrive! "Que les heures vont me paraître longues jusqu'à ta sortie du magasin! "J'espère que tu pourras être libre avant la fermeture et dîner avec moi. "Ce sera notre festin de noces. "Ne me refuse pas! "Je serai seul et je t'attendrai à sept heures et demie sur le boulevard, au bureau des omnibus de la Madeleine. "Avec quelle impatience Dieu le sait!"

"Viens, je t'en supplie! "Je ne peux que te répéter: "Je t'aime, je t'adore!" "GEORGES." Il mit l'adresse: "Mademoiselle Valentine Rabel, maison Gabrielle Vautier, rue des Capucines, près le boulevard", glissa la carte dans la boîte spéciale et sortit. Paris était superbe par cette magnifique saison et l'amoureux le trouva encore plus splendide qu'il ne l'était en réalité. Il marchait d'un pas triomphant, la tête haute et le regard assuré d'un air qui signifiait: — Si vous voulez voir un homme heureux, regardez-moi! Tout était à lui dès qu'il avait la certitude d'arriver à la possession de Valentine. Que de jaloux et d'envieux il aurait! L'amour est sujet à ces hallucinations. Elle était vaste, soignée, embellie avec une solide élégance, coquette même. Il ouvrit les fenêtres et s'accouda à son petit balcon. Le pays de Caen, la Normandie, la Héboultière et la Coudraie n'existaient plus pour lui. Son univers se limitait aux quelques centaines de mètres carrés dans lesquels évolait son idole et où il avait la chance de la voir et de lui parler.

Ses yeux auraient voulu percer les murailles des immeubles qui s'interposaient entre lui et l'objet de sa passion. Il aurait donné, malgré l'aveur dont elle seule l'avait fait se départir, vingt-cinq louis pour le seul ensemble par un miracle prendre sa dépêche des mains du petit télégraphiste, la parcourir rapidement et se dire à elle-même: — Oui, j'irai! En dépit des obstacles qui les séparaient, il lui semblait qu'elle était à deux pas, qu'il regardait sa jolie bouche, fraîche comme un cœur de rose, s'ouvrir dans un sourire aux belles dents, de l'air rutilant qu'elle avait d'ordinaire et qui la rendait si piquante, et qu'après avoir glissé le billet dans sa poche, elle allait trouver sa patronne et lui dire, d'un ton auquel on ne résiste pas: — Vous savez, ce soir, j'ai besoin de ma liberté. Je sortirai de bonne heure! C'est convenu, n'est-ce pas? Gabrielle pouvait-elle lui refuser quelque chose? N'était-ce pas grâce à ses cent mille francs que la maison n'avait pas été culbutée, qu'elle en traitait dans une ère nouvelle qui semblait celle de la prospérité? Car il n'y avait pas à en douter. Le succès devenait notoire, la clientèle abondait. Paul Tavernier, toujours accueilli en ami dans la maison,

comme partout, l'attestait. Chaque fois qu'ils abordaient la question dans leurs rencontres et leurs promenades, l'avocat répondait: — Ça va, mon cher, comme sur des roulettes. Les espérances de Gabrielle sont dépassées. Et il traduisait le mouvement par une expression familière à l'homme du canotage et du yachting: — Une saute de vent, mon bon! Cette idée des cent mille francs qu'il avait sacrifiés dans une minute d'effervescence et d'enthousiasme lui revenant à l'esprit jetait un sursaut de fraîcheur sur sa joie débordante. Il était midi et demi, d'ailleurs, et il lui fallait dîner. Il s'habilla promptement et descendit, mais quel qu'il fit et quelque mouvement qu'il se donna, la pensée des cent mille francs le talonnait. Dans quelques jours l'échéance de ses billets arrivait et il avait en quelques renseignements sur ses créanciers. Pelvet et Raquin, escompteurs ou plutôt usuriers, étaient des hommes aux dents aiguës et dont il était difficile de se débarrasser, n'ayant été harponné que par le talon ou par un simple bout de doigt. Certainement ils ne le dévoreraient pas. Que leur fallait-il? Soixante mille francs!

Ce ne serait pas sa mort, mais il fallait se mettre en règle. Pendant qu'il déjeunait seul dans une célèbre brasserie de la rue Royale, il fut obsédé par une perspective de papiers timbrés qui s'empilaient chez lui, rue Vignon, couvraient son bureau et finissaient par encombrer sa chambre du parquet au plafond. Cette obsession devait si vive qu'il voulait s'en débarrasser avant son entrevue avec Valentine. D'ailleurs, quel meilleur emploi aurait-il pu faire de son temps avant l'heure de son rendez-vous avec elle? Il prit le chemin de la rue du Mail sans se presser, en fumant un excellent cigare. Il était près de trois heures lorsqu'il y arriva. Dès en entrant, il reçut une manière de douche sur la tête. Un débiteur exaspéré discutait avec un des employés parqués derrière le grillage de la salle étroite et longue qui conduisait au cabinet du patron. Le client, irrité sans doute par des refus inexorables, disait: — Vous ne voulez pas m'accorder un dernier délai? — Impossible! — Je vous donnerai l'intérêt que vous voudrez. — Pas moyen! C'était le second associé de la maison Pelvet et Raquin qui répondait. En réalité il n'était là que

pour la forme et afin d'assumer l'odieuse des exécutions sans merci. D'ailleurs il était couvert de vêtements sordides et en possession d'un visage qu'on aurait pu prêter à un valet de bonnais. Pelvet était le seul vrai maître et le seul capitaliste de cette cave. Le débiteur, furieux, s'en alla en criant: — Ce n'est pas Raquin qu'il faudrait vous appeler, venez le voir, c'est Raquin! L'autre Ricquin derrière son grillage en ripostant: — Si vous croyez que c'est neuf ce que vous dites. Il y en a bien quatre ou cinq cents qui l'ont trouvé avant vous. Salut! Georges Dofreane demanda: — Monsieur Pelvet? — Vous désirez lui parler. — Oui. — Monsieur? — Georges Dofreane. — Ah! fort bien. Raquin connaissait l'affaire. — Encore un qui s'enfonce! pensa-t-il. Elle n'était pas morte. On n'en était encore qu'aux semelles. La récolte viendrait plus tard. Il changea de visage et devint aussi gracieux que son ingratitude physique lui permettait de l'être. — La porte au fond, dit-il avec un geste aimable. Frappez fort. Avec le patron, le vrai, ce fut bien autre chose.